

Au commencement n'est pas l'action

Christophe Dejours

► **To cite this version:**

Christophe Dejours. Au commencement n'est pas l'action. *Éducation permanente*, Arcueil : Éducation permanente, 2017, Commencements et recommencements, pp. 111-120. hal-02290586

HAL Id: hal-02290586

<https://hal-cnam.archives-ouvertes.fr/hal-02290586>

Submitted on 17 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Au commencement n'est pas l'action

Conceptuellement, il est difficile d'identifier et de catégoriser le terme « commencement ». C'est précisément parce qu'il n'est affilié à aucune école de pensée ni à aucun courant qu'il nous semble intéressant...

Dans le sens commun, l'idée de commencement est fortement connotée par une autre idée qui est celle de l'action, la mise en mouvement d'action. Pour le psychanalyste que je suis, assez situé sur les plans pratique et théorique, au commencement n'est pas l'action. A la grande question de savoir ce qui se passe au début de la vie, je réponds que c'est moins le commencement de la vie biologique que le début de la vie psychique, de la vie subjective, ou encore de la vie affective. C'est-à-dire quelque chose qui n'est évidemment pas indépendant de ce qui se joue sur le plan biologique, mais qui se caractérise précisément par le fait qu'au tout début, il n'y a qu'un corps biologique, une donnée de la nature. Il n'y a aucune raison de penser qu'il existerait déjà une vie affective, psychique, subjective, avant la naissance. Je pars donc plutôt d'un autre présupposé : la vie biologique est donnée à la naissance, mais la vie affective, subjective, n'existe pas au départ. La question est de savoir comment elle vient, comment elle apparaît, comment elle surgit.

Chez l'enfant ordinaire, ou l'enfant normal, le corps biologique est un potentiel, mais qui n'est pas encore..., qui se caractérise par l'immatunité, ou en termes plus techniques, par la néoténie : l'enfant naît avec un fonctionnement physiologique qui n'est pas au point. Sa survie dépend fondamentalement de l'autre, et très précisément de la façon dont l'autre va apporter des soins pour suppléer à tout ce qui ne fonctionne pas de façon autonome dans le corps biologique du nouveau-né. La théorie à laquelle je me réfère ici est celle de Jean Laplanche : la théorie de la séduction généralisée. Ce qui caractérise cette période initiale, c'est une relation inégale entre un enfant et un adulte, une relation totalement asymétrique puisque l'enfant est dans une relation de dépendance, voire de domination. On entre ainsi dans la vie en étant fondamentalement dominé. C'est ce que Laplanche appelle la situation anthropologique fondamentale.

CHRISTOPHE DEJOURS, professeur au Conservatoire national des arts et métiers, membre du laboratoire « Psychologie clinique, psychopathologie, psychanalyse » (PCPP), EA 4056 (christophe.dejours@cnam.fr).

Propos recueillis par Guy Jobert et Joris Thievenaz.



Ce qui caractérise les débuts, c'est la position de passivité. Par opposition à l'action, la passion est ici première. Et cela change évidemment beaucoup de choses. Au départ, il n'existe ni liberté ni autonomie. Le « commencement » serait le début d'une action, de quelque chose qui aurait à voir avec l'autonomie ou la liberté. Mais ce n'est pas d'entrée de jeu, ça vient après. Il faut donc conquérir cette position.

C'est à l'occasion des soins que l'adulte prodigue à l'enfant que naît une première communication, d'ordre biologique. Le corps de l'enfant vient chercher quelque chose dans le corps de l'adulte, et cela a une puissance de stimulation, de provocation de l'adulte : l'agrippement, le *grasping*, le fouissement, la recherche du contact, tout ce qui a été décrit sous le nom d'« attachement », mais qui est un montage biologique inné chez les enfants normaux. L'enfant va chercher le corps de l'adulte ; l'adulte est d'abord sollicité dans le registre biologique ; il a des mouvements ou des comportements spontanés de réponse à cet appel du corps de l'enfant, décrit par les éthologistes sous le nom de *retrieval* : le retour, ce qui revient, ce qui est renvoyé. Cela est instinctuel. Ce que l'enfant cherche en réalité, contrairement à ce que l'on a longtemps pensé, c'est moins le substratum énergétique et le lait que le contact de la peau et la chaleur du corps de l'adulte en premier. Du point de vue éthologique, pour autant qu'on puisse isoler ces bases instinctuelles, la réaction de l'adulte est de prendre l'enfant, de le porter et de le tenir contre lui. Cette communication s'inscrit dans le registre de l'autoconservation : le corps de l'adulte qui prend soin de l'enfant n'est pas seulement un corps biologique, c'est celui d'un adulte dans le monde des adultes, dans le monde des humains, et donc dans le monde de la sexualité adulte. A l'occasion de ces soins du corps, l'adulte ne répond pas seulement avec des comportements à pure finalité instrumentale ou hygiéno-diététique. Il ne peut pas faire autrement qu'être plus ou moins ému, touché, bouleversé, affecté, par le contact et la rencontre avec le corps de l'enfant, qui suscitent chez lui des réactions non pas biologiques, mais qui viennent de son inconscient sexuel à lui. De sorte que la réponse de l'adulte à l'appel de l'enfant, c'est un message qui n'est pas seulement dans l'autoconservation, mais qui est compromis par son inconscient sexuel. Quand l'adulte s'occupe du corps de l'enfant, il ne se limite pas à prodiguer des soins, il ajoute des « areuh », des bisous, des roucoulements... qui n'ont rien à voir avec l'autoconservation et qui excitent l'enfant. L'enfant reçoit ce que Laplanche appelle un message compromis, qui l'excite. C'est précisément ce qu'on appelle la séduction. Qu'il le veuille ou non, l'adulte entraîne l'enfant dans le monde de la sexualité adulte. L'excitation qu'il provoque dans le corps de l'enfant, en effet, se transforme en exigence de travail pour cet enfant de lier cette excitation, sinon elle deviendra délétère. D'une certaine manière, l'enfant doit commencer un travail consistant à essayer de comprendre ce qui lui arrive, ce que l'autre lui fait. Il entre dans un



processus très intéressant : la traduction. Pour lui, cette exigence de travail consiste à traduire le message compromis qui lui vient par l'adulte. Et il traduit avec les moyens dont il dispose, sans langage, c'est-à-dire avec son corps. Un certain nombre de réactions du corps deviennent assez vite des mouvements volontaires, des jeux, avec son propre corps et avec celui de l'adulte, dans le but de parvenir à maîtriser quelque chose, et de ne pas seulement subir ce qui lui vient par l'adulte. Pouvoir provoquer la survenue de la même scène est déjà une forme de maîtrise, les enfants jouent rapidement à cela. Dans cette perspective, l'adulte est donc un séducteur. Ce que l'enfant reçoit passivement est de l'ordre de la séduction qui va l'emmener dans la sexualité adulte, la sexualité humaine, qui n'est pas là naturellement, qui vient par l'autre, et que l'enfant traduit, plus ou moins adroitement, d'abord avec son corps, puis avec le moi qui commence à se constituer. Une partie lui échappe cependant, et ce non-traduit est ce qui constitue l'inconscient sexuel de l'enfant. Ce qu'il n'est pas parvenu à traduire reste stocké à l'état délié, comme une source d'excitation, mais interne cette fois.

La sexualité qui gît dans l'inconscient sexuel refoulé va revenir ensuite, d'une manière insistante, comme source d'excitation, venant désormais de l'intérieur et non pas de l'autre adulte. L'inconscient sexuel fait retour en provoquant un nouveau désordre (en termes techniques, on dit qu'il entraîne une déliaison). A son tour, cette déliaison entraîne une exigence de liaison à nouveaux frais – ou encore une re-traduction. C'est là que commence le « commencement ». Et pour le psychanalyste, c'est le commencement de tout. Et ce commencement est toujours sexuel.

Dans la perspective que vous ouvrez, peut-on aller jusqu'à parler d'un échec, voire d'une pathologie, du commencement ?

Je ne pense pas que l'on puisse aller jusque-là. Cette passivité n'existe qu'au début. En termes psychanalytiques, on parle de l'originaire à ce moment-là. Ce que j'ai décrit très succinctement, c'est le refoulement originaire. On pourrait dire que c'est l'échec du refoulement, l'échec de la traduction, la partie qui revient. Il y a donc quelque chose qui a effectivement à voir avec un échec partiel, mais c'est ce qui va revenir et qui servira de départ pour un effort à produire en vue de trouver de nouvelles traductions. Pour le jeune enfant, cet effort consiste à chercher des épreuves qui prennent souvent la forme du jeu, grâce auxquelles il va mettre en question la traduction première, détraduire et retraduire. Cela engage le corps de l'enfant, sa motricité et sa sensibilité. C'est donc en effet du côté de l'échec partiel de la traduction que se trouve finalement condamné l'enfant, obligé de se remettre à l'épreuve, donc de commencer et de recommencer. Mais dès le début, il commence déjà en son propre nom ; quelque chose vient vraiment de lui,



qui est non réductible à une détermination, qui lui serait imposée par l'adulte. Ce point est important car, dans cette conception, le devenir de l'enfant ne dépend pas seulement de l'adulte, il dépend aussi foncièrement de la traduction faite par l'enfant, c'est-à-dire de ce qui est réussi (la traduction) et de ce qui a échoué (le non-traduit = le refoulement).

Avant l'action, il y aurait donc quelque chose qui relève de la passion, et avant le commencement, il y a quelque chose qui relève de la séduction. Le réductionnisme psychanalytique est celui-là. Entre la passion (passivité) et la séduction, il y a la traduction, qui relève du génie propre de l'enfant, et qui va structurer toute sa vie. Les commencements seront toujours des reprises de ce premier commencement, de ces premières traductions. Toute notre vie, tout notre travail en particulier, consiste toujours à reprendre les énigmes déposées ou « implantées » dans l'enfance pour tenter de les traduire mieux que ce que l'on avait compris jusque-là. Il y a donc un aspect répétitif, mais en même temps un aspect novateur : chaque épreuve détraduit ce qui était traduit pour le retraduire. L'intérêt de cette traduction-détraduction-retraduction est précisément de faire une place au génie propre de l'enfant, à l'épaisseur propre psychique de l'enfant, ce qui remet très sérieusement en cause la prédictibilité.

C'est aussi ce qui fait la dimension passionnée de l'agir, ce qui pousse à agir ou à travailler. Se joue là quelque chose d'absolument essentiel, qui vient de très loin et qui cherche de nouvelles traductions, dont on sort transformé. La retraduction transforme. C'est le moi qui se transforme.

C'est ce que vous abordez aussi à travers la notion de sublimation...

Cette question de la traduction-détraduction-retraduction se joue sur deux scènes : la sublimation (activité-travail) et l'amour. Là, il s'agit de l'épreuve érotique, et non pas de l'épreuve du réel du travail. Ces deux champs répondent à des processus assez différents, mais qui sont tous deux d'une importance capitale pour le devenir de la subjectivité, sa transformation ou sa destruction.

On peut faire le lien entre le génie propre à l'enfant, cette épaisseur de l'intelligence, et ce que j'évoque dans mes travaux à propos de l'intelligence rusée ou de la *mêtis* que l'opérateur met en œuvre à l'occasion de son travail. En essayant notamment de se créer des marges de manœuvre, de trouver des interstices dans une organisation qui, parfois, n'en laisse guère...

Le défi posé et imposé par le travail est celui du réel du travail, ce qui résiste à la maîtrise. Evidemment, l'adulte a déjà tout un bagage avec lui, mais le réel – le décalage entre le prescrit et l'effectif – se présente aussi comme une énigme à traduire. C'est une épreuve pour l'intelligence, pour la capacité à traduire, mais c'est une épreuve dont on peut sortir grandi. Parfois, le travail est une deuxième chance. C'est la raison pour laquelle, de mon point de vue, le travail, entendu



comme travail vivant, est un invariant de l'être humain. Il fait partie de l'être générique de l'homme, contrairement à ce qu'une philosophie postmoderniste et néolibérale contemporaine s'évertue à essayer de disqualifier : « la fin du travail », « le travail, une valeur en voie de disparition »... Il y a là un enjeu à la fois philosophique, anthropologique et politique, majeur. Selon moi, le travail est une deuxième chance pour pouvoir reprendre les énigmes de l'enfance. Si l'on prive les individus de cette deuxième chance, il leur reste un seul domaine dans lequel c'est possible : l'amour. Les êtres humains ont toujours été en prise avec le fait qu'il faut se battre avec le réel, avec la nature, et qu'en plus, il faut le faire non seulement individuellement mais collectivement. C'est absolument central. La coopération est un problème de toute société, de tout groupe humain. Sans coopération, on meurt.

Si l'on ne peut pas se mettre d'accord sur des règles de travail, ça ne marche pas. C'est pareil en ce qui concerne le soin. Pour qu'un soin soit efficace, il faut une coopération « transverse », entre le *care receiver* et le *care giver*. Le soin n'est pas un don enchanté, c'est un travail, qui impose de travailler ensemble. Sans quoi, on ne peut pas se soigner, on ne peut pas guérir, on ne peut pas remonter la pente, on meurt. A toutes les étapes de la vie, on a besoin de l'autre : à la naissance, quand on est malade, quand on est vieux...

C'est « le corps d'abord¹ », comme vous le dites si bien...

Il faut accepter la situation de passivité que nous impose le réel. Nous subissons l'expérience du réel comme un échec, une mise en échec. C'est d'abord passif. Dans un deuxième temps, il faut inventer, trouver, trouver. Ici, le corps est premier. C'est le corps qui palpe le monde, le réel ; tant que le corps n'a pas acquis cette intimité avec l'expérience du réel comme expérience d'échec, de mise en échec et de la maîtrise, tant qu'il n'y a pas de familiarisation suffisante du corps, il n'y a pas de solution. C'est à partir du corps et de l'endurance du corps à cet échec, grâce à laquelle il parvient à être habité par le réel, que viendra dans un deuxième temps l'intuition de la solution. C'est le corps qui intuitionne la solution avant même qu'elle soit pensée *stricto sensu* ; c'est le corps qui intuitionne la trouvaille, l'astuce, la bidouille, la ficelle, le truc. Tous ces mots disqualifiés par les ingénieurs, et a fortiori par les gestionnaires, désignent ce qu'il y a de plus subtil, de plus raffiné, de plus remarquable, de plus admirable dans l'intelligence humaine. Le corps intuitionne la solution et la met en œuvre ; dans un deuxième temps seulement, pourront éventuellement s'achever la traduction, la mise en mots, la symbolisation ou, en termes psychanalytiques, la perlaboration, c'est-à-dire une modalité de pensée très particulière qui permet de passer de l'expérience

1. C. Dejours, *Le corps d'abord*, Paris, Payot, 2001.



du corps à une symbolisation en mots. C'est assez difficile, et c'est pourquoi je dis que l'intelligence est en avance sur la conceptualisation. Nous sommes capables de faire des choses mais incapables d'expliquer comment nous les faisons. Il y a toujours un décalage. Pour tenir un amphithéâtre, il faut sentir le public, l'attention du public, avec son corps. Et pour maintenir l'attention, il faut d'une certaine manière mettre son corps en jeu pour attraper, capturer, captiver l'amphithéâtre. Sinon, il vous échappe et il chahute. Vous avez perdu la partie et peut-être l'année. Donc, c'est très grave.

L'intelligence du corps, y compris dans les tâches les plus intellectuelles, est en avance sur la symbolisation. Un prof ou un acteur doit sentir son auditoire avec son corps. Il n'y a pas d'autres solutions. Même le psychanalyste, avec son patient qu'il ne touche évidemment pas, ne se contente pas d'écouter des mots.

Qu'en est-il des commencements de la psychodynamique du travail ?

Dans les débuts, ou dans le commencement, de la psychodynamique du travail, figurent évidemment des questions qui, comme on vient d'en parler, viennent de ma toute petite enfance. Y compris mon intérêt pour le corps, pour la sexualité, pour la psychanalyse, mais également mon intérêt pour le travail qui, lui aussi, est enraciné dans mon enfance.

Il y a, dans ces débuts, dans ces origines, des choses qui ne sont pas réductibles à mon intimité, à mon enfance, qui tiennent à tous ceux qui m'ont élevé : ma mère, mon père, ma sœur aînée, mon jeune frère, mes grands-mères, l'école maternelle, l'école communale et tout ce que l'on désigne sous le nom de *socius*. Non pas la société tout entière, mais le goulot de l'entonnoir par lequel la société arrive à l'enfant. Comment la société parvient-elle à se frayer un chemin pour entrer jusque dans l'inconscient ?

Il ne fait aucun doute que, dans l'émergence de la psychodynamique du travail, un certain nombre de choses viennent de ce *socius* : la persécution, la lutte, la résistance me viennent par cette famille. Quelque chose a également sans doute à voir avec la question du travail et la valeur attachée au travail, à l'accomplissement de soi par le travail. Le travail comme forme de contribution fondamentale à la société, à la cité, mais aussi le travail comme voie d'accomplissement et d'émancipation. Un troisième élément m'est transmis par ce *socius* : la culture en général – l'art, la littérature, la musique, les grandes œuvres produites par les hommes pour honorer la vie. Je pense qu'ils m'ont transmis cela. Je dis « transmettre » pour faire vite, mais ce n'est pas une simple transmission, ce sont des messages. Qu'en ai-je compris ? C'est une autre question. On ne transmet pas comme ça. La transmission n'est pas exactement ce que l'on en croit, elle passe par le problème fondamental de la traduction.



Puis arrive un moment décisif : Mai-68. Malgré tout ce qui m'a été transmis par mon *socius*, je n'avais aucune formation politique. J'étais un apolitique. 1968 a été une expérience qui m'a entraîné, d'une certaine manière malgré moi : j'y vais/j'y vais pas ? Finalement, j'ai rejoint le Quartier latin ; il se passait des choses ; je ne pouvais pas rester en dehors. Le message extrêmement énigmatique de Mai-68 a été le point de départ. Mais c'est encore une histoire où la passivité a joué un rôle majeur. J'ai subi Mai-68 ; j'étais dedans, consentant, mais je ne comprenais pas ce qui se passait. Il m'a fallu faire un gros travail personnel pour arriver à entrer dans le politique et comprendre ce qu'était cette histoire.

Mai-68 est un moment historique fondamental pour la question du travail. C'est la plus grande grève de l'histoire de France ; le moment où la question de l'aliénation prend le devant. J'ai été complètement impacté par la question de l'aliénation dénoncée sur les affiches fabriquées par les étudiants des Beaux-Arts et collées sur tous les murs de Paris. Cette façon de poser la question de l'aliénation était incroyable : dans le politique, mais aussi dans la santé mentale. Les questions de santé mentale étaient des questions politiques avant 1968. Dans les années 1960, un débat social existait sur la folie, sur la responsabilité de la société dans la folie des gens. La folie était un opérateur d'intelligibilité des rapports sociaux, de l'injustice, de la domination. En Angleterre, avec l'antipsychiatrie, le lieu de critiques était la famille ; en Italie et en France, c'était la société. C'était beaucoup plus politique. Les travaux de Foucault commençaient à paraître. Je me suis trouvé pris dans ces débats et, d'une certaine manière, dépositaire d'un message que j'ai compris comme un message d'angoisse. D'angoisse des ouvriers, notamment dans le système du travail répétitif sous contrainte de temps, qui avait déjà été saisi d'une manière géniale par Chaplin (l'artiste est souvent en avance sur le clinicien). Il avait réussi à rendre visibles, par la dramatisation artistique, des questions fondamentales de l'être humain confronté à l'organisation du travail. Et 1968, c'est le moment où ça éclate. Ce n'est plus un film uniquement. Et puis, dans la suite de 1968, je suis allé voir les immigrés : leur condition, l'injustice, la persécution, le racisme et la position intolérable, le message angoissé de l'aliénation. La souffrance que j'ai ressentie de tout cela s'est transformée en exigence de travail. Comment faire pour sortir de cette situation ? La psychodynamique du travail est née là.

D'autres avaient travaillé avant moi sur la santé mentale au travail, notamment Louis Le Guillant et Jean Begoin. Jean-Jacques Moscovitz venait de soutenir sa thèse, mais je ne connaissais pas ses travaux. Je n'avais pas de filiation directe.

Je le précise ici puisque nous parlons des commencements : contrairement à ce qu'un certain nombre de personnes essayent de réécrire, la psychodynamique du travail n'est pas un rejeton de la psychothérapie institutionnelle. C'est pur et simple mensonge. J'étais en désaccord avec Tosquelles et Chaigneau, je n'ai



jamais participé à leurs travaux et j'ai pris une tout autre voie, volontairement, même si j'ai été médecin des hôpitaux psychiatriques, mais à mon corps défendant et un peu parce que j'ai raté ma carrière !

La vraie histoire de la psychodynamique du travail, et son origine, c'est ma rencontre avec l'ergonomie. Je bénéficiais d'une bourse de recherche dans l'après-1968, au moment où le gouvernement français (cela a été le cas dans de nombreux pays) a investi beaucoup d'argent pour tenter de trouver des alternatives à l'organisation du travail, suite au rapport Sudreau. Je devais présenter un projet de recherche en psychopathologie du travail, mais je devais nécessairement apprendre une autre discipline. J'ai donc passé mon diplôme de médecine du travail, puis des diplômes d'ergonomie au CNAM. C'est de la rencontre entre le psychanalyste en herbe que j'étais (en cours de formation en psychiatrie, médecin du travail) et l'ergonomie qu'est née la psychodynamique du travail.

La fameuse découverte d'écart entre le prescrit et le réel de travail gênait beaucoup les psychanalystes. En psychanalyse, on met le réel à l'extérieur du cabinet, on congédie la réalité sociale, et donc aussi le travail. J'ai dû me battre avec cette question car je n'avais pas le concept du « réel » à cette époque-là. Le travail n'est pas simplement un révélateur, il transforme les gens, pour le meilleur ou pour le pire, il peut les rendre fous. Cela entre en concurrence avec l'idée selon laquelle l'origine de la névrose est fondamentalement infantile, le monde extérieur n'étant qu'un révélateur. Il m'a fallu forcer le barrage, prouver que le réel du travail finit par avoir un impact sur la santé mentale, et que cela n'est pas irréductible à la névrose infantile. Ce furent quarante années de solitude du point de vue de la psychanalyse. Il n'y a guère que trois ou quatre ans que la psychanalyse s'intéresse à la clinique du travail, et pour cause ! Combien de patients ont des problèmes de travail, des problèmes massifs de santé mentale qu'ils situent dans un rapport au travail délétère ? La psychodynamique du travail et la psychopathologie du travail étaient extrêmement mal vues. Je devais le cacher même. Tant que je n'étais pas connu, ce n'était pas difficile, mais quand j'ai commencé à être connu, ça s'est retourné contre moi : j'étais un renégat par rapport à la psychanalyse. La bataille se situe aujourd'hui sur un autre plan.

Ce qui intéresse les psychosomaticiens, c'est de savoir comment et pourquoi le corps tombe malade. Mais le corps qui marche, qui fonctionne, que je vais essayer de saisir sous le nom de « corps érogène », a été très difficile à discuter avec mes collègues psychosomaticiens. Pour pouvoir m'approcher d'un corps qui est quand même le siège du génie de l'intelligence, il m'a fallu passer par la phénoménologie du corps, qui soutient le même point de vue : c'est d'abord la passivité qui compte. La vie se révèle sur le mode fondamental d'un pâtre, d'une passion, la souffrance. C'est sur le mode fondamental de la souffrance que la vie se révèle en soi, la vie n'étant pas la vie biologique, mais la vie telle qu'elle s'éprouve, sur le mode de l'affect ou sur le mode du sentiment. Elle se révèle sur le mode affectif,



comme quelque chose qui s'éprouve d'abord passivement. Le premier auteur à avoir véritablement thématiqué et théorisé cela est Maine de Biran, au début du XIX^e siècle. Les idéologues entretenaient des relations extrêmement étroites avec les médecins ; ils s'interrogeaient sur l'origine de la formation des idées dans le contexte de développement de la médecine, de la biologie, de la physiologie, de la neurophysiologie. Comment est-il possible, à partir de ces nouvelles connaissances sur le corps, de penser l'origine des idées ?

La fameuse question de l'idéation...

Absolument. Comment et d'où viennent les idées ? Comment c'est possible ? Maine de Biran reprend évidemment *Les passions de l'âme*, mais il va s'opposer à Descartes pour expliquer comment, au contraire, le primat de la pensée, c'est le corps, l'expérience de la résistance que le corps oppose à son propre mouvement. C'est de cette résistance du muscle lui-même à son mouvement que naît quelque chose qui s'éprouve en soi et qui est la vie. Imaginons une table : vous l'essuyez, la rabotez, la cirez ; vous essayez de la pousser, vous éprouvez la résistance du monde ; vous découvrez le monde. Au moment même où se développe en vous cette nouvelle connaissance du monde, à travers certaines technicités qui se constituent, se révèlent en vous des registres de sensibilité qui n'existaient pas avant que vous ayez travaillé le bois. De telle sorte qu'après, vous voyez le bois de cette table. Vous le regardez, vous caressez ce bois. Et vous pouvez dire sur ce bois, sur ce meuble, sur ses défauts, sur l'ébéniste qui l'a travaillé, un tas de choses que le *vulgum pecus* ne voit pas du tout. Cette sensibilité nouvelle est un accroissement de la subjectivité, de ce qui s'éprouve passivement sur le mode de la passion, d'un pàtir, d'un pathos, le pathos de la vie. La vie s'éprouve en soi, les yeux fermés. Elle ne se voit pas.

Qu'est-ce qui intéresse un psychopathe qui se bat avec la folie ? C'est de savoir comment la vie s'éprouve, et non pas de connaître la vie biologique de ses organes. Certains ont un corps biologique en pleine forme, mais ne l'habitent pas, ne le sentent pas. Les psychoses dissociatives, les schizophrénies, c'est l'horreur ! Tandis qu'éprouver son corps...

Et donc la vie, c'est une vie subjective. Il y a le corps biologique, duquel naît dans un deuxième temps, comme s'il se décollait en quelque sorte du premier, le corps subjectif. C'est évidemment ce corps-là qui nous intéresse dans la vie, dans l'amour, dans le travail, ce corps qui n'est pas donné à la naissance. Michel Henry permet de visiter ce rapport entre le corps et le travail grâce à ce qu'il appelle la « corpspropriation ». A force de travailler le bois, l'ébéniste finit par avoir une sensibilité au bois qu'il n'a pas s'il n'aime pas travailler le bois. C'est la même chose avec le béton, la cuisine ou l'avion de chasse. Le travailleur aime ses outils parce que sa vie s'éprouve affectivement grâce aux épreuves que constitue l'effort.



Chez Maine de Biran, il s'agit de l'effort sensible, celui qui fait sentir. Et c'est à travers l'agir et à travers l'effort que se développe un pâtre qui accroît la subjectivité. Il dit, non pas *cogito ergo sum*, mais *volo ergo cogito ergo sum* : je veux, je fais effort. Et c'est parce que ça résiste que j'éprouve quelque chose. *Volo ergo sum* : je veux donc je suis, puisque ça se révèle en moi. *Ergo cogito*, et c'est parce que j'éprouve cela que maintenant je suis obligé de le penser. Tel est le point de vue de l'idéation. Le monde n'existe pas tant que l'on n'en a pas une expérience subjective. Cette expérience de l'agir est au départ de toute connaissance chez l'enfant.

La subjectivité est condition première de toute connaissance. Mettre la science à l'épreuve du travail, c'est remettre la connaissance à l'épreuve. C'est pourquoi tout le monde veut écraser le travail et l'enfourer. D'une certaine manière, le travail est la mauvaise conscience de la science, dès lors que travailler, c'est toujours faire face à ce qui n'est pas prévu, ce qui n'est pas prédit, là où la science ne marche pas. Les sciences de l'ingénieur, et même les sciences fondamentales, sont mises en échec. Heureusement qu'il y a des êtres humains pour parer à ces inattendus ! La malédiction qui pèse sur le travail, c'est qu'elle fait remonter le réel, c'est-à-dire ce qui échappe à la connaissance. Et donc, d'un point de vue scientifique, quand on apprend à partir du travail, la vérité, c'est quand ça ne marche plus. C'est le réel. Là, pour sûr, on est devant la vérité ! ♦

Bibliographie

- DEJOURS, C. 2001. *Le corps d'abord*. Paris, Payot.
- DESCARTES, R. 1649. *Les passions de l'âme*. Paris, Vrin, 1994.
- HENRY, M. 1987. *La barbarie*. Paris, Grasset.
- LAPLANCHE, J. 1987. *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris, Puf.
- LE GUILLANT, L. 2006. *Le drame humain du travail. Essais de psychopathologie du travail*. Toulouse, érès.
- LE GUILLANT, L. ; BEGOIN, J. 1956-1957. « Quelques remarques méthodologiques à propos de la névrose des téléphonistes ». *Les conditions de vie et la santé*. N° 1, octobre 1956, p. 85-100.
- MAINE DE BIRAN, F.-P.-G. 1804. « Mémoire sur la décomposition de la pensée ». *Œuvres. Tome III*. Paris, Vrin, 1988.
- MAINE DE BIRAN, F.-P.-G. 1814-1824. *Journal (I-IV). Etre et pensée*. Cahiers de philosophie, 1954.
- MOSCOVITZ, J.-J. 1968. *Approche psychiatrique des conditions de travail par une enquête effectuée parmi le personnel roulant de la SNCF*. Université d'Aix-Marseille, thèse de doctorat en médecine.
- SUDREAU, P. 1975. *Rapport du Comité d'étude pour la réforme de l'entreprise*. Paris, La Documentation française.